

qu'il vaudrait mieux attendre un moment plus propice et mille autres choses auxquelles je ne pense pas, mais qui lui tournent déjà dans la cervelle ; car je crois qu'y n'y a pas d'imités aux ruses de ce maître en rubriques.

*Languille.*— Oh ! ce serait pas trop fort ; car enfin c'est lui, c'est sire John, qui a imaginé cette immense route à travers bois, marais, rivières et montagnes. Quant à moi je ne vois pas trop comment il pourrait oser dire le contraire de ce qu'il a prêché si long-temps et que tous ceux qui le suivaient ont accepté comme parole d'évangile.

*Muscade.*— Oh ! il n'est pas si bête que d'aller ainsi se faire passer pour un fourbe ou un imbécile. Il ne dira pas cela lui-même ; mais il le fera souffler à l'oreille des principaux mécontents, et je ne serais pas surpris qu'avant peu, beaucoup de gens, qui ne jureraient que par le Pacifique et représentaient cette entreprise comme devant nous placer au rang des premières nations du monde, hurleront à qui voudra les entendre que ceux qui veulent de bonne foi remplir les obligations prises par leurs prédécesseurs ne sont que des brigands affamés qui vont réduire leurs compatriotes à la misère et conduire le pays à la banqueroute.

*Languille.*— Muscade, Muscade, vous oubliez qu'y a des imités. Sûrement que si les gazettes qui ont porté aux nues le chemin du Pacifique se mettaient à le dénigrer, nul ne se laisserait prendre à une ficelle aussi visible ; personne ne les écouterait.

*Muscade.*— Mon cher Languille, je ne connais que deux choses où n'y a pas d'imités ; c'est la friponnerie et la bêtise du monde. Tenez, faisons une supposition. Vous êtes avocat. Vous avez souvent dans le temps des élections parlé politique aux portes des églises et par conséquent vous savez comment il faut s'y prendre pour embêter les fousles. J'ai, comme je vous le disais tout à l'heure, je crois, quelques milliers de piastres en petits billets qui me restent de ce que le comité central m'avait donné. Eh ! bien si je vous disais mon cher petit Languille, tout le monde convient que vous êtes le plus habile et le plus éloquent des avocats qu'on nous envoie pour éclairer le peuple ; il n'y a que vous qui puissiez nous tirer du bourbier où la corruption des chefs vient de nous empêtrer. Il n'y a que vous qui possédiez les qualités nécessaires pour sauver de la

ruine le grand parti conservateur. Tenez ; ces gros paquets d'argent sont à vous si vous voulez venir à notre secours et nous aider à renverser le ministère qui veut construire le chemin du Pacifique. Voyez, regardez tous ces billets. C'est bon ; c'est de la banque d'Allan. Que répondriez vous ? C'est plus sérieux que vous ne pensez, ce que je dis là. J'ai mon idée.

*Languille.*— Oh ! si vous parliez comme cela, la question changerait complètement d'aspect. D'abord je vous avouerai, entre nous, que cette entreprise du Pacifique ne m'a jamais paru bien sage vu les dépenses qu'elle doit entraîner et la distance énorme des contrées avec lesquelles on veut nous mettre en communication. Aussi, voici ce que je dirais à mes auditeurs à la première occasion : Messieurs les libres et indépendants électeurs que je vois réunis autour de moi pour vous consulter et remplir le devoir solennel, selon le droit précieux, et sacré que vous en avez, de choisir un représentant pour aller défendre vos intérêts aux conseils de la nation, je vous remercie de tout mon cœur et serai toujours fier de l'honneur que vous me faites en ce jour, l'un des plus beaux de ma vie, de m'appeler à vous adresser la parole. (Personne ne m'aurait demandé peut-être, mais cela paraît bien dans un rapport de gazette et parmi les imbéciles qui m'entendraient il n'y en aurait probablement aucun qui voudrait ou pourrait prendre la peine de me démentir.) Mais, messieurs les électeurs, quand je me vois entouré d'hommes si respectables, quand je vois tous ces visages si rayonnants d'intelligence, je me sens confus et je me demande si je n'entreprends pas une tâche inutile et sans doute au-dessus de mes forces, si je n'abuse pas enfin de vos précieux instants. (La foule crie : Non ! Non ! Parlez ! Parlez !) Eh ! bien, messieurs, puisque vous le voulez absolument, je vais vous dire quelques mots sur la grande question qui vous occupe, qui absorbe la pensée de tous les hommes sérieux, de tous ceux qui, comme vous, veulent le bien de leur patrie. Je vous dirai d'abord sans balancer et sans hésitation que l'on va vous demander des millions par centaines ; qu'on va vous arracher vos pauvres économies ; pourquoi ? Pour aller les jeter dans des savanes, incultes et incultivables. Pour vous mettre en relation avec quelques sauvages plus malheureux que vous encore. Et savez-vous ce que sont ces millions qui vont être sacrifiés ; qui vont vous être enlevés et que vous avez accumulés à si gran-